

A photograph of a forest path. Sunlight filters through the trees, creating a misty atmosphere. The path is covered in fallen leaves and leads into the distance. A large tree trunk is visible on the right side of the frame.

# MONTAIGNE SUR LA PISTE DE LA NATURE

Itinéraire d'un écologiste  
imprémédité et fortuit

René Bonaz

René Bonaz

# Montaigne sur la piste de la nature

*Itinéraire d'un écologiste imprémédité et fortuit*

© René Bonaz, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9428-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# PROLOGUE

## MONTAIGNE, UN ÉCOLOGISTE DU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE ?

Montaigne (M.) ne se considérait pas comme un véritable philosophe, mais se voyait plutôt comme « un philosophe imprémédité et fortuit ». Il reconnaissait de même ne pas être « un bon naturaliste ». Dans ces conditions, voir chez M. un écologiste du XVII<sup>e</sup> siècle apparaît comme un paradoxe doublé d'un anachronisme. Et pourtant, on trouve dans les *Essais* de nombreuses idées qui annoncent la pensée écologique contemporaine.

Lui qui se tient « toujours terre à terre », ce n'est qu'à quarante-huit ans qu'il apprendra d'un menuisier de Pise que l'âge des arbres se lit en comptant les cernes visibles sur une section du tronc. Malgré son manque de connaissances, M. perçoit dans la nature une voie de sagesse pour l'homme pourvu que ce dernier abandonne la position prééminente qu'il s'attribue à tort. Perplexe devant une nature inconnaissable, M. élabore une vision de l'homme dans la nature selon des concepts novateurs dont plusieurs trouveront un écho dans l'écologie d'aujourd'hui.

M. invente l'homme nu<sup>1</sup>, un homme habitant la nature dont il fait partie, un « sauvage » non dénaturé par la culture. L'homme nu respecte son milieu naturel et ne cherche ni à le dominer ni à s'en extraire. Il n'est pas au sommet de la pyramide du vivant tel que le voudrait la Genèse, et il ne peut s'attribuer le pouvoir de gouverner le monde. M. évoquera même avec audace un « univers [...] qui se conduit très bien sans nous ».

Avec la découverte du Nouveau Monde, M. décrit avec enthousiasme la sobriété heureuse<sup>2</sup> et annonce l'altermondialisme. Considérant le mode de vie harmonieux des Tupinambas fondé sur la satisfaction des « leurs nécessités naturelles » et pas au-delà, il ressort qu'un autre monde (autre que le monde chrétien occidental) est possible. Notons au passage que l'analyse menée par M. sur les Tupinambas se réfère à trois familles de critères : environnementaux (E), sociaux (S) et de gouvernance (G), soit exactement ceux (ESG) relatifs de nos jours au développement durable.

M. est un précurseur des antispécistes<sup>3</sup> : reprenant les critères de classification

établis pour affirmer la supériorité de l'homme sur l'animal, M. les invalide un à un. La vision qu'a M. de la condition humaine comparativement aux animaux et plus généralement autres êtres vivants, est avant tout universaliste et égalitaire. L'homme s'insère dans l'ensemble des êtres vivants avec lesquels il partage une communauté de destin : « Il y a quelque différence, il y a des rangs et des degrés, mais c'est sous l'aspect d'une seule et même Nature ». Dans sa vision, M. fait des animaux « ses confrères et compagnons » et affirme qu'il existe un « devoir général d'humanité qui nous attache [...] aux bêtes qui ont vie et sensibilité ».

M. voit la nature comme fonctionnant en cycle fermé, la naissance d'un nouvel organisme vivant s'alimentant des restes d'un organisme mort : « la naissance, le nourrissement et l'augmentation de chaque chose est l'altération et la corruption d'une autre ». Au cours de ce cycle de vie, la nature ne génère pas de déchet car « il n'y a rien d'inutile dans la nature, pas même l'inutilité elle-même ; rien ne s'est inséré dans cet univers qui n'y tienne une place opportune ». Implicitement, M. désigne l'humanité comme seule productrice de déchets, la nature n'en produisant pas. On trouve là une incitation à l'économie circulaire d'aujourd'hui dont l'un des principes est d'exploiter les déchets en tant que ressources.

Même s'il en ignore les lois physiques, M. perçoit dans la nature une « police », un ordre qu'il y a lieu de préserver. À son époque où la pérennité des équilibres de la planète n'était pas encore menacée, M. évoquait déjà la nécessité d'imposer des limites aux actions humaines. Il donnait même en exemple les animaux « qui ont une conduite beaucoup plus réglée que la nôtre et se maintiennent avec plus de mesure dans les limites que la Nature nous a prescrites ».

Les dépassements des limites planétaires et leurs conséquences néfastes sont largement connus de nos jours ; la responsabilité des hommes ne fait plus de doute. Les technologies palliatives élaborées par le génie humain sont-elles une solution ? Non nous dit M., pour une raison simple : « le débordement et le dérèglement de nos appétits dépassent toutes les inventions que nous cherchons pour les assouvir ». M. ne voit dans les solutions techniques qu'une échappatoire à notre condition et se « défie des inventions de notre esprit, de notre science et de notre savoir-faire, en faveur de quoi nous avons abandonné la nature et ses règles et à quoi nous ne savons garder modération ni limite ». Ainsi, si la science n'apporte pas de solution acceptable, le changement de mode de vie des hommes s'avère incontournable. M. annonce clairement le débat d'aujourd'hui entre économie et écologie, ou plus exactement entre monde vivable et économie de

marché.

Finalement, M. nous met devant nos responsabilités en nous adressant le message suivant : « L'intelligence qui nous a été donnée pour notre plus grand bien, l'emploierons-nous à (faire) notre ruine en combattant le dessein de la nature et l'ordre universel des choses qui veut que chacun use de ses outils et de ses moyens pour son avantage ? ».

Écologiste imprémédité et fortuit, M. nous pose une bonne question.

## 1. INTRODUCTION\*

La nature apparaît en tête des *Essais* dès l’Avertissement au lecteur : « Si j’avais été parmi ces peuples<sup>4</sup> qui vivent encore, dit-on, sous la douce liberté des premières lois de la nature, je t’assure que je me serais très volontiers peint tout entier dans mon livre et tout nu ».

Peu présente dans les premiers chapitres du Livre I, la nature est évoquée dans le chapitre « De la coutume » (I, 23) et surtout dans le chapitre « Sur les Cannibales » (I, 31) consacré aux populations d’Amérique Latine, nouvellement découvertes, chapitre complété ultérieurement par le chapitre « Sur les voitures » (III, 6). La condition humaine dans son cadre naturel et sa relation à Dieu analysées dans « l’Apologie » (II, 12) constitue un élément majeur de la réflexion de M. L’auteur parlera de son lien personnel avec la nature, notamment au travers de son éducation, dans le chapitre « Sur la présomption » (II, 17). C’est dans trois des derniers chapitres du Livre III que la nature est la plus présente : « Sur la vanité » (III, 9), « Sur la physionomie » (III, 12) et surtout « Sur l’expérience » (III, 13), dernier chapitre des *Essais*. Cette montée en puissance de la nature dans son œuvre conduit l’auteur à vouloir *in fine* « se confier le plus simplement à la Nature, [c’est-à-dire] s’y confier le plus sagement » (III, 13, 1294/1073 B).

Malgré une petite enfance passée chez de modestes paysans, M. connaissait mal le monde agricole et plus globalement la nature. Il la sillonna beaucoup à cheval non seulement dans sa région, mais également lors de ses déplacements à Paris et au cours de son voyage en 1580-1581 qui l’amènera notamment en Allemagne et en Italie. En fait, M. n’a pratiqué la nature que comme cavalier,

posture qui le place à la distance due à son rang, loin des travaux des champs. M. est plutôt un homme de jardin, celui d'Épicure, enclos où il peut retrouver le chemin de lui-même à l'abri des contingences du monde.

M. est frappé de perplexité devant le spectacle de la nature dont il devine à la fois l'immensité et la complexité. La contemplation de la voûte céleste l'impressionne : « Tout ce que nous voyons dans ces corps célestes nous frappe d'étonnement. » (II, 12, 548/451 A). Engagé sur « la piste de la Nature », M. cherche des réponses chez les philosophes naturalistes antiques (Plutarque, Lucrèce, Pline, etc.), mais également chez les savants de son époque tel que Copernic. Mais ces savoirs disent-ils la vérité sur la nature ? Hélas, non. La découverte du Nouveau Monde invalide le récit de l'Atlantide rapporté par Platon et Aristote. Les philosophes les plus admirés se sont donc trompés. Quant aux hommes de sciences, le modèle révolutionnaire proposé par Copernic ne va-t-il pas à son tour être contesté « dans mille ans » ?

Réduit à une condition naturelle bien modeste, l'homme ne peut compter sur ses cinq sens trop imparfaits pour appréhender le monde. Ainsi, « ce grand corps que nous nommons le monde est une chose tout autre que nous ne jugeons ». Malgré tout, si la nature nous est inconnaissable, M. n'en est pas désespéré pour autant : il conserve sa curiosité envers elle tout en admettant humblement la fragilité de nos savoirs.

M. reste persuadé que la nature est riche d'une sagesse essentielle pour l'homme : « Nature est un doux guide, mais non pas plus doux que prudent et juste » (III, 13, 1345/1113 B). En conséquence, il choisit de « consentir à nature » (III, 13, 1345/1114 C). Le consentement dont il fait preuve se fonde sur le respect de l'ordre naturel « Il faut limiter l'homme et le ranger à l'intérieur des barrières de cet ordre social » (II, 12, 558/459 A) et sur le souci de justice, car sans ordre, il ne peut y avoir de justice. Il recherchera cette sagesse au travers des lois naturelles mais également dans des exemples authentiques que sont pour lui les animaux et les Cannibales. Il en tirera l'idée d'une nature émancipatrice, source de liberté, de prudence et d'harmonie sociale.

M. introduit cependant dans son consentement naturel, un doute fondamental : « Il y a une grande incertitude, une grande diversité et une grande obscurité dans ce qu'elle [la Nature] nous promet ou ce dont elle nous menace. » (III, 13, 1321/1095 C). M. reconnaît implicitement que l'homme n'est pas en situation d'exiger de quelconques bienfaits de la nature au nom d'une position éminente

qu'il occuperait dans la hiérarchie du vivant. Mettre en doute aussi clairement toute espérance vis-à-vis de la nature revient à renoncer à une nature juste qui récompenserait à coup sûr les mérites de l'homme.

Confronté aux incertitudes de la nature, M. fait appel à Dieu, le Créateur qui a insufflé la vie sur Terre. Si M. a distingué Dieu de la nature, il n'en reste pas moins que Dieu et nature s'avèrent constamment liés tout au long des *Essais*. Sans nier l'existence de Dieu, M. fait émerger une nature autonome libérée de son Créateur et offrant à l'homme les moyens d'une belle vie.

Au fond, M. est à la recherche d'un art de vivre enraciné dans une nature qui l'inspire et le guide, et non dans un enseignement qui le contraint. Tout en consentant librement aux limites de la condition humaine, M. fait une place à la foi en honorant Dieu qui lui a accordé la vie. Cependant, s'agissant de décider de ses actions, M. conserve tous les pouvoirs et n'entend rendre compte qu'à lui-même. Le lecteur pourra se rapporter et se mesurer à l'« être total » que nous propose M.

#### **\* Notes :**

##### *Éditions utilisées :*

Les éditions des *Essais* utilisées ici sont les suivantes :

- Montaigne, « *Les Essais* », Adaptation en français moderne par André Lanly, Quarto, Éditions Gallimard, 2009.
- Michel de Montaigne, « *Les Essais* », Édition Villey-Saulnier, Quadrige, Presses Universitaires de France, Paris, 2013.

##### *Référencement des citations :*

- (I, 25, 174/141 A) : les citations sont repérées par trois nombres et une lettre (dans l'ordre) : le numéro du Livre, le numéro du Chapitre, le numéro de la page de l'édition Gallimard, le numéro de la page de l'édition PUF et la lettre A, B, ou C faisant référence à la couche de texte définie par P. Villey (A : 1580, B : 1588, C : après 1588).
- Les citations sont généralement extraites de l'édition Gallimard ; le texte

originel de l'édition PUF a été conservé dans quelques cas.

*Abréviations :*

- M : Le patronyme Montaigne est abrégé dans le corps de texte sous la forme de la lettre M.
- vs : fait référence à l'édition Villey-Saunier.